

E ditorial

par Dr. Michel Rethy Antelme

Je reprends avec plaisir la plume pour l'éditorial, après m'être éloigné du Centre d'Études Khmères (CEK) pour enseigner le khmer à L'INALCO (Institut National des Langues et Civilisations Orientales), Paris, et achever ma thèse de Ph.D.

L'atelier "état, pratique et avenir des études khmères" qui s'est tenu à Siem Reap du 14 au 17 janvier, a été le grand évènement de cette année 2001 pour notre centre. Je ne m'étendrai pas plus et vous invite à lire le rapport que le CEK publie simultanément avec le numéro de *Siksâcâkr*.

La bibliothèque du CEK située dans l'enceinte du Vat Damnak est en activité. Grâce à des achats et à de généreux donateurs, des livres commencent à être mis à la disposition des chercheurs, des étudiants et du grand public. Le CEK entretient d'excellentes relations avec le monastère et nous sommes très heureux de constater que ses moines fréquentent régulièrement la bibliothèque où l'on trouve également des livres portant sur le bouddhisme, le pâli et le sanskrit, ainsi qu'une collection quasi-complète de la revue Kambujasuriyâ.

Les propositions d'articles affluent, ce qui montre l'intérêt des chercheurs et étudiants en khmérologie. J'en profiterai pour rappeler que *Siksâcâkr* est trilingue. Il nous est malheureusement impossible de traduire systématiquement chaque texte dans les trois langues, ce qui demande au lecteur intéressé d'avoir une compétence – au moins de savoir lire – en khmer, anglais et français. Des articles portant sur la khmérologie existent aussi en russe, allemand, japonais, vietnamien, siamois, etc. Mais pour des raisons pratiques et techniques, il nous faut nous limiter aux trois premières, et il paraît indispensable à tout chercheur en khmérologie de pouvoir accéder à celles-ci et dépasser certains clivages relevant de la politique et/ou du nationalisme.

Certes, l'anglais a un très grand impact au Cambodge de nos jours. Depuis quelques décennies, nombreuses sont les publications en sociologie, en histoire, sur les Khmers rouges et d'autres domaines intéressant particulièrement les chercheurs anglo-saxons, qui paraissent en anglais. Le connaître pour accéder à ce corpus en constante progression est une nécessité.

Le français, quant à lui, semble en perte de vitesse au Cambodge depuis quelques temps. Pourtant, il serait regrettable que les chercheurs non francophones se consacrant à l'étude de l'histoire du Cambodge, à l'ethnologie... ne puissent accéder aux sources dans cette langue qui représentent un corpus assez considérable, compte tenu des liens historiques pendant pratiquement un siècle. Rappelons nous d'Étienne Aymonier, de Louis Finot, de George Coëdès, etc. La parution d'écrits en français, comme ceux de madame Saveros Pou qui se consacre à l'étude du vieux khmer et du khmer moyen, reste importante. Ashley Thompson, Américaine maîtrisant parfaitement le khmer comme le français, a fait sa thèse de doctorat en France et en français. La traduction en anglais dans certains cas peut-être un pisaller (une traduction en khmer serait un pari à tenir), mais la documentation en français que l'on trouve en France et au

Cambodge ne peut être exploitée que si on lit cette langue. Cela éviterait peut-être de faire des recherches sur des sujets déjà déflorés ou, au contraire, de les utiliser. Ils n'attendent que l'attention des chercheurs dans les archives des institutions françaises recelant d'importants fonds sur le Cambodge. Je parlerai plus longuement du khmer. Passer par le truchement d'un interprète peut se comprendre dans le cas de recherches ponctuelles. Mais une connaissance du khmer parlé comme écrit paraît nécessaire pour ceux travaillant exclusivement sur le Cambodge. Rappelons l'existence dans cette langue de toute une documentation écrite : manuscrits sur olles, en accordéon, cahiers "européens", compilations et recherches de l'Institut bouddhique de Phnom Penh sur les mœurs et coutumes du Cambodge, etc. Par ailleurs, depuis plusieurs années, les étudiants cambodgiens ont produit de nombreux mémoires de maîtrise en khmer.

Il est donc important d'essayer d'arriver à un certain équilibre entre les trois langues dans notre bulletin.

Je souhaiterais encourager les jeunes chercheurs cambodgiens à écrire également directement dans leur langue maternelle comme l'ont fait Cheam Phally (*Siksâcâkr* n°1), Chhim Phet (*Siksâcâkr* n°2) et Uch Kerya Pechdey (*Siksâcâkr* n°3). Les travaux de la nouvelle génération de chercheurs cambodgiens ne doivent pas s'adresser seulement aux chercheurs de la communauté internationale, mais également à leurs compatriotes. Dans certains domaines techniques modernes, le vocabulaire du khmer langue écrite depuis au moins le sixième siècle de notre ère – a besoin de s'enrichir. C'est le cas de toute langue. Mais en outre, pour un Khmer, écrire dans sa langue maternelle revient à transmettre son savoir par le biais d'une langue partagée avec ses compatriotes et qui, de par sa syntaxe et son vocabulaire, structure différemment des autres langues la perception du monde de ses locuteurs.

Il faut également rappeler qu'au Cambodge la transmission du savoir dans certains domaines, au niveau universitaire par exemple, trouve sa source dans les recherches et écrits étrangers. Dans le cas des études khmères, cela se fait parfois au détriment même du savoir traditionnel. Il faudrait que la génération actuelle de chercheurs et d'étudiants cambodgiens, et la prochaine, puissent bénéficier du feu croisé d'un savoir d'origine internationale, mais aussi d'un savoir traditionnel. Ce dernier s'acquiert par la lecture des sources en khmer (manuscrits, etc.) et l'écoute des détenteurs des connaissances ancestrales.

N'oublions pas que les habitants des campagnes possèdent un vocabulaire adapté à leur environnement qu'ils maîtrisent bien mieux que certains citadins coupés de ce savoir car formés dans une langue autre que leur langue maternelle ou dans un khmer qui n'est qu'une traduction littérale de certaines langues occidentales.

Il serait peut-être temps de réapprendre tous ces vocabulaires spécialisés portant sur l'astronomie, l'architecture, la médecine, etc., souvent en voie de disparition – suscitant la critique hâtive, de certains, Khmers comme étrangers, selon laquelle la langue khmère est pauvre et peu apte à l'expression des concepts, ce qui peut être contredit – tout en continuant à enrichir la langue par un équilibre délicat entre le jeu des emprunts et les créations lexicales. C'est un travail passionnant pour les étudiants cambodgiens et qui ne pourra qu'être enrichissant.